



SARAH MACLEAN

*Le colosse venu d'Écosse*

LES SCEURS TALBOT

**J'AI  
LU**  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## **Sarah MacLean**

Après avoir obtenu un diplôme de lettres et travaillé dans une agence littéraire, elle décide de se lancer dans l'écriture. Elle est auteure de romances, ainsi que de livres pour jeunes adultes devenus des best-sellers. Son talent lui a permis d'être classée à de nombreuses reprises sur les listes des meilleures ventes de *USA Today* et du *New York Times*.

Le colosse venu d'Écosse

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**LE CERCLE DES CANAILLES**

- 1 – Le flambeur  
*N° 10420*
- 2 – La curiosité est un vilain défaut  
*N° 10703*
- 3 – Le paria  
*N° 10873*
- 4 – Discretion assurée  
*N° 11197*

**LA FAMILLE ST. JOHN**

- 1 – L'amour en 9 défis  
*N° 11540*
- 2 – L'amour en 10 leçons  
*N° 11543*
- 3 – L'amour en 11 scandales  
*N° 11566*

**LES SŒURS TALBOT**

- 1 – L'inoubliable voyage de Sophie  
*N° 12065*

SARAH  
MACLEAN

LES SŒURS TALBOT - 2

Le colosse venu  
d'Écosse

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Paul Benita*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

A SCOT IN THE DARK

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Sarah Trabucchi, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

*Pour les filles scandaleuses*





Édition du dimanche 9 mai 1834

*Nous tenons de très bonne source qu'un certain duc est de retour à Londres. Les ragots courant à propos de sa pas-si-jeune pupille ont fini par atteindre sa lointaine Écosse et il ne les a guère appréciés. En ce printemps encore frais, le duc de Warnick irait même jusqu'à endosser le rôle de marieur pour Mlle Lillian Hargrove, désormais mieux connue comme la muse d'Hawkins par tous ceux qui ont entendu parler du tableau – et ceux qui l'ont vu ! – pour le moins osé qui a scandalisé la bonne société et provoqué l'irruption de l'Écossais ! Maintenant que le Démon des Highlands arpenté la ville en kilt et tartan, attendons-nous à de formidables rebondissements.*

*La suite au prochain numéro...*



# Prologue

## Duc, et puis quoi encore ?

*Mars 1829*

M. Bernard Settlesworth estimait qu'un nom faisait la destinée.

En tant que troisième représentant d'une lignée de notaires dévoués à l'aristocratie, il ne lui était guère difficile de le croire. Bernard tirait une immense fierté de son travail qu'il accomplissait avec une précision méticuleuse. Après tout, se disait-il, la noblesse britannique reposait entièrement sur le dur labeur d'hommes tels que lui. Sans les Bernard Settlesworth de ce monde, sans leur examen minutieux de livres de comptes interminables ou leur habile gestion de domaines gigantesques, la Chambre des lords s'effondrerait.

Il accomplissait pour ainsi dire le travail de Dieu, veillant à ce que l'aristocratie demeure debout. Et solvable.

S'il tirait fierté de tous les aspects de son métier, Bernard n'appréciait rien tant que de rencontrer de nouveaux héritiers, car c'était dans ces moments-là – lorsqu'il s'agissait de régler une succession – que le nom des Settlesworth était le mieux mis à contribution.

Du moins, cela avait été le cas jusqu'à la tragédie qui avait frappé le duché de Warnick.

Deux marquis. Six comtes et baronnets. Un propriétaire terrien et ses trois fils. Un vicaire. Un capitaine

de navire. Un chapelier. Un éleveur de chevaux. Et un duc.

Tous disparus lors d'une improbable série de tragédies parmi lesquelles, entre autres, un accident de voiture et un autre de chasse, un cambriolage qui s'était mal terminé, une noyade dans la Tamise, une grippe malheureuse ainsi qu'un incident vraiment troublant avec un cormoran.

Dix-sept ducs, en vérité. Tous morts. En l'espace sidérant d'une quinzaine de jours.

Une série d'événements sans précédent dans toute l'histoire du royaume. Mais Bernard était on ne peut plus dévoué, il l'était d'autant plus que lui incombait la responsabilité d'assumer la protection d'un titre ancien et vénérable, des vastes domaines qui lui étaient attachés (devenus plus vastes encore grâce aux legs successifs de dix-sept individus) en plus des immenses fortunes (qui n'avaient fait que croître pour les mêmes raisons).

Et voilà pourquoi, par cette froide et venteuse matinée écossaise, il se tenait dans le grand hall de Dunworthy Castle face à Alec Stuart, autrefois dix-septième dans la ligne de succession du duché de Warnick et désormais dernier héritier connu du titre.

À vrai dire, il n'était pas exactement face à lui. Après avoir été accueilli par une charmante jeune femme, on lui avait demandé d'attendre au milieu de gigantesques tapisseries et d'armes et armures de toutes sortes et de toutes époques qui semblaient avoir été accrochées au hasard sur les murs de pierre.

Et donc il attendait.

Et attendait.

Au bout de trois quarts d'heure, deux grands chiens apparurent. Il n'en avait jamais vu d'aussi gros, d'aussi gris, ni d'aussi farouches. Ils s'approchèrent d'une démarche trompeusement nonchalante. Bernard se plaqua contre l'un des murs dans l'espoir qu'ils décident d'aller chercher ailleurs une autre victime.

Au lieu de cela, ils vinrent le flairer, leurs têtes couvertes de poils hérissés lui arrivant pratiquement à la poitrine, lui souriant, sans doute parce qu'ils le trouvaient à leur goût.

Cette attention ne plaisait guère à Bernard. À vrai dire, pour la première fois de sa carrière, une pensée traîtresse s'insinua dans son esprit : le métier de notaire n'était peut-être pas si enviable que cela.

Et puis l'homme arriva. Il semblait encore plus farouche que les bêtes. Les cheveux noirs, il était d'une taille aussi invraisemblable que ses chiens. Jamais Bernard n'avait vu un humain d'une telle stature : il devait dépasser les deux mètres et peser plus de cent kilos, et n'avait cependant pas un gramme de graisse. Un détail dont Bernard était certain car l'individu ne portait pas de chemise.

Et pas de pantalon non plus.

Il était en kilt et avait une claymore à la main.

L'espace d'un instant, Bernard eut l'impression d'avoir fait un bond de trois siècles en arrière.

L'homme – le monstre – l'ignora, jetant l'épée contre le mur où elle resta accrochée, comme collée à celui-ci par la simple force de sa volonté. Cela fait, il tourna le dos à Bernard et fit mine de s'en aller.

Bernard se racla la gorge, ce qui, dans cet immense hall de pierre, résonna bien plus fort que prévu et fut suffisant pour que l'autre se retourne et le balaye du regard. Après un long silence, il demanda :

— Qui êtes-vous ?

Du moins, c'est ce que Bernard crut deviner, tant son accent était terrible.

— Je... je... bafouilla-t-il, j'attends d'être reçu par le maître des lieux.

L'autre laissa échapper un grondement qui, supposa Bernard, devait exprimer son amusement.

— Attention, ces pierres risquent de ne pas apprécier d'entendre qu'elles ont un maître.

Bernard cligna des yeux. Il connaissait la réputation de ces fous d'Écossais, mais il n'en avait encore jamais rencontré. Cela dit, il avait peut-être simplement mal compris, cet individu avalant la moitié des syllabes et roulant les « r » comme si cette lettre ne servait qu'à produire des grognements.

— Je vous demande pardon ?

L'homme l'étudia un moment.

— À moi ou au château ?

— Eh bien...

Bernard ne sut trop quoi dire. Il n'allait quand même pas s'excuser auprès du château, n'est-ce pas ?

— M. Stuart est-il présent ? s'enquit-il.

L'homme-montagne le scruta de nouveau et Bernard eut la très nette impression que sa gêne évidente l'amusa prodigieusement. Alors même que c'était lui qui aurait dû être gêné de se promener ainsi à moitié nu.

— Oui.

— Cela fait près d'une heure que je t'attends.

Sentant son irritation, les chiens se raidirent, visiblement offensés. Bernard ravala sa salive avec difficulté.

— Angus. Hardy.

Aussitôt, les bêtes rejoignirent leur maître.

C'est alors que Bernard comprit. Il contempla l'homme à demi nu.

— C'est vous.

— Oui, et nous n'avons toujours pas établi qui vous êtes.

— Alec ! cria une jeune femme quelque part dans le château. Quelqu'un est là pour te voir. Il dit qu'il est notaire et vient de Londres.

Le nouveau duc de Warnick ne quitta pas Bernard des yeux quand il répondit d'une voix forte :

— Il dit aussi qu'il m'attend depuis près d'une heure.

— Un notaire de Londres n'apporte sûrement pas de bonnes nouvelles. Pourquoi t'embêter alors que tu t'entraînais ?

— Pourquoi, en effet, admit l'Écossais. Pardonnez-lui, ma sœur n'aime pas les Anglais.

Bernard hocha la tête.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions discuter en privé ?

— Dans la mesure où j'aime encore moins les Anglais que ma sœur, déclara le duc, ne nous embarrasons pas de cérémonies inutiles. Dites ce que vous avez à dire ici et maintenant. Après quoi, vous pourrez déguerpir.

Bernard supposa que son point de vue sur l'Angleterre allait quelque peu changer quand il apprendrait qu'il était désormais un pair du royaume. Extrêmement riche de surcroît.

— Bien. J'ai le très grand plaisir de vous annoncer que depuis douze jours vous êtes duc de Warnick.

Au cours de sa carrière, Bernard avait été le témoin de diverses réactions à la nouvelle d'un héritage. Il avait vu la dévastation de ceux qui avaient perdu un père bien-aimé et reconnu la cupidité sur le visage de ceux qui ne nourrissaient aucune affection pour leur géniteur. Il avait aussi vu le choc éprouvé par de lointains héritiers et la joie de ceux qui se retrouvaient soudain à la tête d'une fortune imprévue. Il avait en outre été témoin de l'affolement de ceux à qui il avait dû annoncer que leur titre ne leur apportait que des dettes faramineuses – et ces moments-là comptaient parmi les plus sombres de sa pratique.

Mais en vingt années au service de la haute aristocratie, Bernard n'avait encore jamais rencontré l'indifférence.

Jusqu'à aujourd'hui, lorsque cet Écossais pour qui il avait traversé tout le pays déclara calmement :

— Non.

Avant de faire volte-face et de quitter la pièce, les chiens sur ses talons.

— Votre... Votre Grâce ? bredouilla Settlesworth, perdu.

Un rire sonore accueillit ce titre honorifique.

— Je n'ai que faire d'un titre anglais. Et je ne suis la Grâce de personne.

Sur ces mots, le vingt et unième duc de Warnick, dernier en date d'une lignée aussi vénérable que celle d'un roi, disparut.

Bernard attendit une heure supplémentaire dans le château, puis trois jours dans l'unique auberge du bourg le plus proche, mais le duc ne chercha pas à lui parler.

Et il en fut ainsi pendant les cinq années qui suivirent. Le duc se montrait rarement à Londres, et lorsqu'il y venait, il évitait soigneusement tout ce qui avait trait à l'aristocratie. La société londonienne ayant perçu son dédain, elle décida que c'était elle qui le dédaignait et non le contraire.

Le Duc Invisible, comme elle l'avait baptisé, ne méritait ni son temps ni son énergie. Après tout, être le dix-septième dans l'ordre de succession, c'était n'être quasiment pas duc.

Ce qui convenait à merveille à Alec Stuart, fier Écossais s'il en était, qui poursuivit le cours de son existence sans se soucier le moins du monde de son titre. N'étant pas un monstre, il gérait ses domaines désormais innombrables et immenses avec un soin méticuleux, veillant à ce que quiconque dépendant du duché de Warnick vive dans la sécurité et la prospérité. Il évitait toutefois Londres, déterminé qu'il était à ignorer l'Angleterre.

Et l'Angleterre l'ignore en retour.

Jusqu'à ce qu'une missive arrive, révélant qu'en plus des résidences, des domaines, des domestiques, des tableaux, des tapisseries et du bétail le duc de Warnick avait aussi hérité...

... d'une femme.



# 1

## La muse méprisée

*Avril 1834, exposition de la Royal Academy, Somerset House, Londres*

Mlle Lillian Hargrove était la plus belle femme d'Angleterre.

C'était là un fait empirique qui n'exigeait pas la moindre confirmation d'experts. Il suffisait pour s'en convaincre de poser les yeux sur elle, de contempler son teint de porcelaine, ses traits d'une symétrie parfaite, ses pommettes hautes, ses lèvres pleines et son nez droit digne des plus belles sculptures classiques.

Ajoutez à cela une chevelure cuivrée dont les reflets évoquaient les couchers de soleil les plus stupéfiants et des yeux de la couleur d'un orage d'automne, et la question était définitivement tranchée.

Lillian Hargrove était parfaite.

Si parfaite, que le fait qu'elle sorte de nulle part – ne possède ni titre, ni situation sociale, ni dot, et ait été dénichée Dieu seul savait où par l'artiste le plus célèbre de Londres à qui elle n'était même pas mariée – devenait absolument hors de propos à la seconde où elle pénétrait dans une pièce. Après tout, rien n'aveuglait davantage les messieurs (titrés ou pas) que la beauté ; une réalité qui causait un immense déplaisir chez leurs épouses.

Voilà pourquoi la partie féminine de l'aristocratie accueillit avec jubilation les événements du 24 avril 1834, jour de l'ouverture de l'Exposition d'art contemporain de la Royal Academy, et jour où le scandale frappa de plein fouet Lillian Hargrove – la beauté préférée des gazettes.

Un fouet assez implacable pour la détruire.

Plus tard, quand cette même moitié de la haute société commenta l'événement en chuchotant fiévreusement derrière des gants blancs souillés par l'encre des feuilles à scandale, les conversations s'achevaient toujours par cette constatation horriblement ravie : « La pauvre n'a rien vu venir. »

C'était la vérité.

Pour tout dire, Lily avait cru que ce serait le plus beau jour de sa vie.

Celui qu'elle attendait depuis vingt-quatre années et quarante-huit semaines. Celui où Derek Hawkins allait lui demander sa main.

Non pas qu'elle l'eût connu toute sa vie. Elle ne le connaissait que depuis six mois, trois semaines et cinq jours – depuis qu'il l'avait abordée à Hyde Park, l'après-midi de la Saint-Michel, alors qu'elle savourait l'une des dernières journées ensoleillées de l'année, et lui avait annoncé de but en blanc qu'il allait l'épouser.

— Vous êtes une révélation, avait-il dit, l'arrachant à sa lecture.

Ce qui lui avait coupé le souffle, ce n'était pas la déclaration de cet homme mais le fait qu'il soit venu jusqu'à elle. En dépit de sa beauté, Lily vivait dans une profonde solitude, en marge du monde, car trois fois orpheline – d'abord de son père, intendant d'un grand domaine, puis d'une ribambelle de ducs tuteurs, tous ayant trouvé une mort précoce, et enfin du détenteur actuel du titre qui ne se souciait nullement de son existence.

Dans sa solitude, elle avait pris l'habitude de ne pas se faire remarquer, aussi quand Derek Hawkins dirigea sur elle la force aveuglante de son regard, elle tomba amoureuse. Sur-le-champ.

Elle s'était cependant efforcée de paraître indifférente à ses paroles. Elle n'avait pas lu tous les magazines féminins publiés ces cinq dernières années pour rien. Levant les yeux, elle avait affiché son sourire le plus doux.

— Monsieur, nous n'avons pas été présentés.

Il s'était alors accroupi devant elle et lui avait enlevé son livre des mains – la gratifiant d'un sourire éblouissant et d'une impertinence qui l'était encore plus.

— Une telle beauté ne devrait pas avoir de temps à consacrer aux livres.

Ses yeux bleus étaient rivés aux siens comme s'ils étaient les deux dernières personnes vivantes sur cette terre.

— Mais j'aime les livres.

Il avait secoué la tête.

— Pas autant que vous m'aimerez.

Elle avait éclaté de rire.

— Vous semblez bien sûr de vous.

— Je suis tout à fait sûr de vous, avait-il répliqué avant de s'emparer de sa main gantée pour y déposer un baiser fervent. Je m'appelle Derek Hawkins. Vous êtes la muse que je cherche depuis toujours. Et j'ai bien l'intention de vous garder. Pour l'éternité.

Elle en était restée sans voix.

Rencontrer Derek Hawkins en chair et en os fut un vrai choc. Elle lisait des choses à son sujet depuis des années – cet homme était une légende, à la fois artiste peintre et comédien, considéré comme l'un des plus grands talents de la scène londonienne et pas seulement. Sa renommée et son charme le précédaient... et si, pour l'heure, Lily ne pouvait confirmer

que la première était méritée, le second ne paraissait faire aucun doute.

Mais ce n'était pas sa célébrité qui l'avait convaincue. Elle ne rêvait nullement d'un homme connu.

Elle rêvait d'un homme qui ne la laisserait plus jamais seule.

Car elle l'avait été toute sa vie.

Les jours et les semaines qui suivirent, Derek la courtisa, jouant les parfaits gentlemen, l'escortant aux festivals d'automne et aux réceptions d'hiver, allant même jusqu'à engager une domestique âgée pour leur servir de chaperon lors de ces sorties.

Et puis, par un neigeux après-midi de janvier, il lui avait envoyé sa voiture et on l'avait été emmenée dans son sanctuaire : l'Atelier de l'Artiste.

Seule.

Là, au milieu de douzaines de toiles et de tableaux, il l'avait honorée avec ses mots et ses promesses, avait vénéré sa beauté, loué sa perfection et lui avait de nouveau juré de la garder avec lui. À jamais.

Ces paroles – si douces, si tentantes, si espérées, prononcées par un homme aussi séduisant, aussi talentueux et estimé – l'avaient emplies d'un bonheur et d'un espoir qu'elle n'aurait jamais crus possibles.

Pendant deux mois et cinq jours, elle était retournée à l'atelier encore et encore, pas peu fière d'y trôner sous le regard de Derek. Elle lui avait donné tout ce qu'il lui avait demandé. Parce que c'était ce qu'on faisait quand on était amoureux.

Et ils l'étaient indubitablement – la preuve, ils se tenaient en cet instant dans le grand hall de l'Exposition royale, entourés par la foule la plus brillante de Londres. Lily se tenait un demi-pas derrière l'épaule droite de Derek (là où il la préférait), vêtue d'une robe jaune pâle (qu'il avait lui-même choisie et dont le décolleté était un peu trop plongeant au goût de Lily),

sa chevelure remontée en un chignon serré (comme il l'aimait).

Alors qu'ils se rendaient en voiture à l'exposition, la pluie qui martelait le toit les coupant du monde extérieur, il lui avait pris la main et avait murmuré :

— Aujourd'hui, tout va changer. À jamais. Désormais, tout sera différent. Partout dans le monde, on connaîtra mon nom. Et le vôtre.

Le cœur battant, elle avait su que cette déclaration ne pouvait signifier qu'une seule chose : le mariage. Elle lui avait souri et avait murmuré :

— Ensemble.

La voiture avait ralenti, car ils arrivaient, elle l'avait toutefois entendu acquiescer malgré le bruit de la pluie.

*Ensemble.*

Et maintenant ils étaient là, et elle se sentait plus fière qu'elle ne l'avait jamais été de toute son existence : pour cet homme qui serait bientôt son mari, mais aussi pour elle-même. Après tout, ce n'était pas tous les jours que la fille orpheline d'un intendant avait le privilège de se tenir devant le Tout-Londres aux côtés de l'homme qu'elle aimait.

La salle était immense. Les murs de sept mètres de haut étaient entièrement couverts d'œuvres d'art. Tous... à l'exception de celui du fond, derrière l'estrade, devant lequel une sorte de rideau était tendu, comme pour dissimuler le clou de l'exposition.

Derek se retourna et lui adressa un clin d'œil.

— Celui-ci est pour nous.

Lily sourit. *Nous*. Quel joli mot.

Cela faisait si longtemps qu'elle espérait faire partie d'un *nous*.

Le secrétaire de la Royal Academy vint à leur rencontre, serra la main de Derek et lui murmura à l'oreille :

— Monsieur Hawkins, Dieu merci, vous voilà ! Nous sommes prêts à faire l'annonce, si vous l'êtes aussi.

Un sourire triomphant aux lèvres, Derek assura :

— Je suis toujours prêt pour ce genre d'annonce.

Lily observa le public, si nombreux, tellement impatient que l'exposition commence. Elle reconnut quelques-unes des personnalités les plus célèbres de Londres et se sentit nerveuse à l'idée d'être entourée par tant de titres et de fortunes. Elle se raidit, regrettant soudain que Derek ne lui eût pas déjà demandé sa main, ce qui lui aurait permis de s'accrocher à son bras pour affronter tous ces regards.

— Il a amené cette Hargrove avec lui.

Lily résista à la tentation de se retourner vers celle qui venait de chuchoter son nom... assez fort pour que beaucoup l'entendent.

— Qu'attendiez-vous de sa part ? Il adore qu'on se pâme devant lui. Regardez comme elle le dévore des yeux.

La première femme émit un petit bruit dégoûté.

— Comme si cela ne suffisait pas qu'elle ait cette allure.

Lily se força à ne pas les écouter, à garder les yeux fixés sur la nuque de Derek où ses cheveux noirs formaient des boucles parfaites.

Elles ne comptaient pas.

Seul Derek comptait.

Et leur avenir. Ensemble.

*Nous.*

— Tout le monde sait qu'une fille pareille est scandaleuse. Je n'arrive pas à croire qu'il l'ait amenée aujourd'hui. Au nom du ciel, il y a des *ducs* dans la salle.

— Il paraît même que la reine pourrait faire une apparition.

— Si c'est vrai, qu'il soit venu avec cette créature est encore plus répugnant.

— Sa propre compagne !

Lily se tourna vers Derek dans l'espoir qu'ayant lui aussi entendu ces femmes il se retourne et les fasse taire en leur annonçant qu'elles n'avaient aucun droit de parler ainsi de sa future épouse.

Hélas, il s'éloignait déjà, bondissant sur les marches de l'estrade menant au rideau qui dissimulait son chef-d'œuvre. Il avait refusé de le lui montrer, bien sûr. Par superstition. Mais elle connaissait son talent et elle savait que quel que soit le tableau qu'il avait choisi de présenter, celui-ci emporterait tous les suffrages. Il le lui avait dit un peu plus tôt.

Et alors ces femmes ravaleraient leurs paroles.

Arrivé au centre de l'estrade, Derek fit mine de jeter un coup d'œil derrière le rideau avant de se tourner vers la foule tandis que sir Martin Archer Shee, président de la Royal Academy, souhaitait la bienvenue à tous. Son discours était impressionnant, et sa voix aux accents distingués résonnait tandis qu'il rappelait l'histoire de la vénérable institution.

De fait, les tableaux accrochés étaient excellents, quoique, bien sûr, le travail de Derek les surpassât tous.

Et puis vint le moment tant attendu.

— Chaque année, la Royal Academy est fière de distinguer une œuvre particulière : celle d'un des plus brillants artistes de Grande-Bretagne exposée pour la première fois. Par le passé, nous avons révélé les travaux uniques de Thomas Gainsborough, de William Turner et de John Constable. Aujourd'hui, nous sommes heureux de vous présenter le tableau d'un artiste rare qui est aussi un comédien de talent, M. Derek Hawkins.

Derek gonfla la poitrine de fierté.

— C'est mon chef-d'œuvre.

Cette intervention inattendue fit se retourner sir Martin.

— Vous aimeriez nous en dire un mot ?

Derek s'avança.

— J'en dirai davantage une fois qu'il aura été révélé, mais pour le moment, je me contenterai de ceci : c'est le plus beau nu de notre époque.

Une pause, puis :

— Le plus beau nu de *tous les temps*.

Des murmures parcoururent la salle.

*Un nu.*

À la connaissance de Lily, Derek n'avait peint qu'un seul nu.

« Il est meilleur que tous les Rubens, avait-il déclaré alors qu'elle était allongée sur le sofa cobalt dans son atelier, entourée de coussins de satin et de tissus soyeux. Plus somptueux que tous les Titien. »

Mais ces mots n'étaient pas un souvenir : ils étaient en train de les prononcer en cet instant même, balayant la foule d'un regard arrogant.

— S'il le voyait, Ingres retournerait à l'école.

Cette vantardise – doublée d'une insulte à l'égard de l'un des plus grands artistes de l'époque – déchaîna le public et les murmures se transformèrent en une folle cacophonie tandis que le sang rugissait aux oreilles de Lily.

— Scandaleux, dit quelqu'un près d'elle.

*Il avait juré de le garder pour lui.*

— Je n'ai jamais entendu quiconque faire preuve d'un tel mépris.

*Il avait promis de ne le montrer à personne.*

Les femmes derrière elle déclarèrent en ricanant :

— Voilà pourquoi il l'a fait venir.

*Cela ne pouvait être elle.*

*C'était impossible.*

— Sans doute. Elle est assez vulgaire pour lui avoir servi de modèle.

— « Modèle » est un terme bien trop gentil. J'en ai un autre qui conviendrait davantage à ce genre...



Les larmes aux yeux, Lily pivota pour fusiller les deux femmes du regard. Celle qui parlait s'interrompit, et, impassibles, elles lui rendirent son regard.

— Son tuteur a de toute évidence compris que la beauté est inversement proportionnelle à la valeur.

Incapable de répondre à tant de cruauté, Lily se détourna. Elle se rua en avant pour échapper à ces femmes, puis à sa propre peur.

Et, surtout, pour empêcher Derek de la révéler au monde entier.

Elle se fraya un chemin à travers la foule qui se pressait déjà au bas des marches pour admirer le tableau qu'on n'allait plus tarder à dévoiler. Sir Martin avait repris la parole, mais elle ne l'entendait pas, ne songeant qu'à atteindre l'estrade avant qu'il ne soit trop tard.

Elle gravit les marches, aiguillonnée par quelque chose de bien plus puissant que la gêne.

La honte.

La honte de ce qu'elle avait fait. La honte de lui avoir accordé sa confiance. De l'avoir cru.

D'avoir cru à ce *nous*.

Et soudain, elle se retrouva sur scène. Derek se tourna vers elle et le silence tomba sur la foule visiblement choquée par son intrusion. Le président de la Royal Academy la contemplait avec des yeux ronds.

Derek, lui, s'avança vers elle avec une aisance déconcertante.

— Ah ! Voilà ma muse.

Ce fut au tour de Lily d'arrondir les yeux. Il ne semblait pas se rendre compte qu'il était en train de ruiner sa réputation.

— Ma jolie Lily ! Celle qui a permis à mon génie de s'exprimer. Souriez, chérie.

Elle n'aurait jamais imaginé que ces mots la rendent à ce point furieuse.

— Vous aviez juré que personne ne le verrait !

Une exclamation collective retentit dans la foule.  
Les murs eux-mêmes parurent retenir leur souffle.

— Je n'ai jamais rien juré de tel.

*Menteur.*

— Vous avez dit que ce tableau était pour vous seul.

Il sourit.

— Ma chérie, mon génie est trop grand pour que je ne le partage pas. Il appartient au monde entier. Pour l'éternité.

Elle eut soudain conscience des centaines d'yeux fixés sur elle. Ses genoux mollirent. Son cœur s'affola.

Seule sa fureur lui donna la force de tenir.

— Vous aviez dit que vous m'aimiez.

Il inclina la tête de côté.

— Vraiment ?

— Vous l'avez dit, s'entêta-t-elle. Nous l'avons dit. Nous devons nous marier.

Il éclata de rire.

*De rire.*

— Ma pauvre petite, un homme de ma stature n'épouse pas une femme comme vous.

Il dit cela devant le Tout-Londres.

Cet homme qu'elle avait rêvé d'aimer.

Mais qui ne l'avait jamais aimée.

Et qui était en train de la couvrir de honte.

Elle se tourna vers le rideau, bien décidée à détruire son chef-d'œuvre comme il venait de la détruire. Se moquant que tous la voient nue.

Elle arracha le rideau. L'épais velours rouge céda avec une facilité déconcertante, révélant...

Un mur vide.

Sur lequel aucun tableau n'était accroché.

Les rires surpris, les murmures et les exclamations outrées qui montaient de la salle la transpercèrent.

La fameuse toile n'était pas là.

Un flot de soulagement l'inonda au point qu'elle crut se noyer. Elle fit face à l'homme qu'elle avait aimé. Et qui l'avait trahie.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— En lieu sûr, répliqua-t-il d'une voix de stentor avant de se tourner vers la foule en bon comédien qu'il était. Regarde-la, Londres ! Sois témoin de sa passion ! De son émotion ! De sa beauté ! Et reviens ici dans un mois jour pour jour afin de revoir tout cela dans une représentation plus extraordinaire encore. Plus passionnée. Mon œuvre arrachera des larmes à des hommes faits, qui auront l'impression de contempler le visage de Dieu !

Un cri étouffé parcourut la salle. Tous ces gens voyaient cela comme une pièce de théâtre, un spectacle auquel elle se prêtait.

Ils ne comprenaient pas que sa vie était détruite. Que son cœur venait d'être réduit en miettes.

Ou peut-être que si.

Et peut-être était-ce pour cela qu'ils jubilaient autant.

## 2

# La pupille et l'Écossais

*Deux semaines et quatre jours plus tard,  
Berkeley Square*

Une pupille. Pire, une pupille *anglaise*.

Settlesworth aurait pu songer à lui en parler.

On aurait pu penser que, en plus des douzaines de demeures, des flots de véhicules, des centaines de domestiques, des milliers de personnes vivant sur ses terres et des dizaines de milliers de têtes de bétail, Settlesworth aurait jugé utile de lui faire part de l'existence d'une seule jeune femme.

Or il ne l'avait pas fait, pas même en passant, glissant dans la conversation un « Au fait, il y a une pupille, passablement pénible, à vrai dire ». Du moins, il avait attendu que le tumulte provoqué par cette jeune personne atteigne de telles proportions qu'il exige la présence d'Alec à Londres. Et là, il s'était fendu d'une lettre remplie de *Votre Grâce* et de *scandale*, pour s'achever par : *Vous devez venir au plus vite afin de sauver sa réputation.*

Et dire que certains considéraient Bernard Settlesworth comme le meilleur notaire du pays.

Il aurait quand même pu prendre la peine de lui révéler qu'il avait une filleule avant que celle-ci ne commette un acte à ce point stupide qu'il l'oblige à voler à son secours.

Lui-même devait être encore plus stupide que cette filleule et ce notaire réunis puisqu'il avait répondu aux appels de ce dernier.

Et voilà comment Alec Stuart, fier Écossais et vingt et unième duc de Warnick à son corps défendant, se retrouva sur le perron du 45 Berkeley Square, attendant que quelqu'un daigne lui ouvrir la porte.

Il consulta sa montre pour la troisième fois en autant de minutes avant de se décider à frapper de nouveau, non sans irritation, au solide battant de chêne. Cela fait, il se retourna pour contempler la place parfaitement entretenue et verdoyante réservée aux résidents de ce quartier huppé de Londres. L'endroit était si anglais qu'il lui donnait la chair de poule.

Que sa sœur aille au diable !

— Une pupille ! avait gazouillé Catherine quand elle avait appris la nouvelle. Comme c'est excitant ! Elle est peut-être très séduisante et très belle.

Ce à quoi il avait répondu qu'à sa connaissance la beauté était à l'origine de la plupart des maux de ce monde et qu'il se serait bien passé de ce scandale. Feignant de ne pas l'entendre, Catherine lui avait conseillé de faire ses bagages sans attendre.

— Tu ne peux pas l'abandonner à son sort. On lui a peut-être causé grand tort. Elle est peut-être toute seule. Elle a peut-être besoin d'un ami. Ou même d'un *défenseur*.

Elle s'était interrompue, le fixant de ses immenses yeux bleus, avant de conclure :

— Et si c'était *moi* qui étais à sa place ?

Voilà comment elle était parvenue à le convaincre.

Les sœurs cadettes étaient à l'évidence un châtiment divin pour toutes les mauvaises actions commises dans des vies antérieures.

Et actuelles.

Il croisa les bras. Il se sentait aussi à l'étroit dans sa veste ajustée qu'au milieu de cette architecture

toute de fer forgé et de murs de pierre. Il détestait cette ville.

*L'Angleterre sera ta ruine.*

À cet instant, plusieurs femmes sortirent de la maison voisine et empruntèrent l'allée pour rejoindre une voiture qui les attendait. L'une d'elles vit Alec, écarquilla les yeux et ne put s'empêcher d'esquisser un geste de recul. Détournant vivement le regard, elle murmura quelques mots à ses compagnes qui pivotaient avec un bel ensemble pour le lorgner.

La plus âgée – une mère ou une tante, à coup sûr – déclara d'une voix forte :

— Rien d'étonnant qu'une femme pareille reçoive ce genre d'homme.

— Il a quelque chose de *bestial*.

Alec se figea tandis que quelques gloussements retentissaient parmi le groupe. Ignorant la fureur que ces dames avaient éveillée, il reporta son attention sur la porte.

Où diable étaient les domestiques ?

— Elle doit probablement louer des chambres, dit une des filles.

— Et pas que des chambres, ajouta une autre, sournoise. Elle est assez scandaleuse pour cela.

Dans quelle sorte de guêpier cette pupille s'était-elle donc fourrée ?

Dans sa lettre, Settlesworth s'était montré pour le moins désinvolte, présentant ses excuses pour ne pas lui avoir révélé l'existence de cette jeune personne plus tôt et lui laissant le problème sur les bras. *Elle est au cœur d'un scandale dont elle ne pourra se relever si vous n'intervenez pas. Au plus tôt.*

Si Alec détestait tout ce qui avait un rapport avec l'Angleterre, il n'était pas un monstre. Il n'allait pas abandonner cette pauvre fille aux loups. Ou aux louves, en l'occurrence.

Il savait ce qu'il en coûtait de se retrouver à la merci d'Anglaises.

Résistant à l'envie de crier aux femmes de monter dans leur voiture et d'aller au diable, il leva le poing et frappa une fois de plus.

La porte s'ouvrit à cet instant précis. Alec foudroya du regard la femme qui venait d'apparaître, vêtue de la robe grise la plus terne qu'il lui eût jamais été donné de voir. Le contraste entre celle-ci et la personne qui la portait était saisissant.

Vingt-cinq ans tout au plus, des pommettes hautes, un teint de porcelaine, des lèvres pleines et des cheveux roux qui brillaient comme de l'or bien que l'entrée fût à peine éclairée. C'était comme si cette créature se promenait accompagnée par son propre soleil.

Robe terne ou pas, il n'était pas exagéré de dire qu'elle devait être la plus belle femme d'Angleterre.

*Bien sûr.*

Rien n'aurait pu davantage lui gâcher sa journée qu'une belle Anglaise.

— Il était temps, grommela-t-il.

Sous le choc, elle aussi, la servante mit quelques secondes à se ressaisir et à lever les yeux – qui étaient jusque-là fixés sur son torse –, ses sourcils se haussant à mesure qu'elle montait et montait encore pour atteindre son visage.

Alec était fasciné. Elle avait des yeux gris – pas comme l'ardoise ou l'acier, non, mais comme les plus sombres nuages d'orage, traversés d'éclairs argentés. Il se raidit et sa veste trop étroite lui rappela une fois de plus qu'il était en Angleterre, et que cette femme, quelle qu'elle soit, retardait son retour en Écosse.

— Je vous suggère de me laisser entrer, *lass*<sup>1</sup>.

---

1. Diminutif en vieil anglais très utilisé en Écosse et signifiant « jeune fille ». (*N.d.T.*)

Elle arqua un sourcil auburn.

— Il n'en est pas question.

Elle referma la porte.

Alec cilla, la surprise et l'incrédulité cédant vite la place à une impatience suprême. Il recula, jaugea la porte du regard avant de la défoncer d'un coup d'épaule.

Le battant s'écrasa sur le sol du hall dans un vacarme effroyable.

Incapable de résister à la tentation, Alec se tourna vers le groupe de femmes, qui le fixaient, bouche bée.

— C'est assez bestial pour vous, mesdames ?

Cette question les mit en mouvement, et, affolées, elles se ruèrent dans la voiture, grimpant littéralement les unes sur les autres. Satisfait, et ignorant la douleur dans son épaule, Alec franchit le seuil de cette demeure qui lui appartenait.

La servante était toujours là, contemplant le battant de chêne.

— Vous auriez pu me tuer.

— J'en doute. Cette porte n'est pas assez lourde pour tuer qui que ce soit.

Elle étrécit les yeux.

— Numéro dix-huit, je présume.

Ces mots n'auraient pu contenir davantage de dédain. Sans s'en soucier, Alec souleva la porte pour la remettre vaguement en place.

— Donc, vous savez qui je suis.

— Difficile de l'ignorer.

Il haussa un sourcil devant tant d'insolence.

— Je n'apprécie pas qu'on me fasse attendre sur le seuil de ma propre maison.

Elle regarda ostensiblement la porte arrachée de ses gonds.

— Ainsi donc, quand une chose vous contrarie, vous avez pour habitude de la détruire ?



Alec résista à l'envie de nier. Il avait passé l'essentiel de sa vie d'adulte à prouver qu'il n'était pas grossier. Qu'il n'était pas une brute.

Mais il n'allait pas se défendre devant cette femme.

— C'est un privilège que je peux m'offrir.

Elle leva les yeux au ciel.

— Charmant.

Il se refusait à laisser paraître sa surprise. Il avait beau avoir peu fréquenté les domestiques de l'aristocratie, il était à peu près certain qu'ils n'avaient pas pour habitude de persifler devant leurs maîtres. Il résista toutefois à la tentation de la remettre à sa place, préférant balayer du regard l'impeccable demeure avec son escalier monumental, ses grands tableaux aux murs – des paysages –, ses quelques dorures ici ou là, plus modernes que tapageuses. Il tourna lentement sur lui-même, prenant la mesure des hauts plafonds, des immenses miroirs qui reflétaient la lumière qui entrait par les hautes fenêtres. Une porte ouverte laissait voir un vaste tapis coloré devant une cheminée où un feu rugissait.

C'était le genre de demeure qui convenait à un duc au pedigree impressionnant, sans nul doute décorée par une duchesse précédente.

Il se figea.

Y avait-il une duchesse précédente ? Avec dix-sept ducs décédés, il y en avait plus d'une, devinait-il.

Une idée qui le fit grogner. Ayant déjà fort à faire avec une pupille scandaleuse et une domestique effrontée, il n'avait nul besoin d'une veuve éplorée.

La domestique en question perçut son déplaisir.

— Je sais qu'on vous appelle le Duc Invisible, en revanche, j'ignorais que vous étiez aussi...

L'impertinente n'acheva pas sa phrase, toutefois Alec entendit les mots qu'elle n'avait pas prononcés. *Bestial. Grossier. Fruste.*

Il perdit patience.

— Je vous suggère d'aller chercher lady Lillian. Sur-le-champ.

— C'est Mlle Hargrove. Elle n'est pas de haute naissance.

Il s'étonna :

— Nous sommes en Angleterre, non ? Aurait-on changé les règles ? Vous vous permettez de corriger un duc ?

— Si ledit duc se trompe, oui. Mais ne vous inquiétez pas, si vous parlez avec ce monstrueux accent, personne à Londres ne vous comprendra et ne saura donc si vous avez tort ou raison.

— Vous semblez n'avoir aucun mal à me comprendre.

Elle esquissa un sourire suave.

— Mon immense chance, je suppose.

Il réprima une envie de rire. Cependant, en dépit de son esprit de repartie, la fille était sur le point de se faire renvoyer de cette maison.

— Qu'en est-il du respect dû au titre ?

— Il s'impose aux personnes que le titre impressionne, j'imagine.

— Et ce n'est pas votre cas ?

Elle croisa les bras.

— Pas particulièrement.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Vous êtes le dix-huitième en cinq ans. Ou, pour être plus précise, il y en a eu dix-sept en deux semaines, et vous depuis cinq ans. Et bien que ce soit la première fois que vous mettez les pieds ici, cette maison – et tout ce qu'elle contient – vous appartient. A été entretenue. Pour *vous*. En votre absence. Si ce n'est pas la preuve du ridicule de la situation, je me demande ce qui l'est.

Elle ne disait rien dont il ne fût déjà persuadé. Ce qui ne la rendait pas moins prodigieusement agaçante.

— Quoique votre insubordination soit impressionnante, je ne suis pas en total désaccord avec votre raisonnement. Cela étant, j'en ai assez. Je souhaite parler à Mlle Lillian et votre tâche, qu'elle vous plaise ou non, est d'aller la chercher.

— Pourquoi êtes-vous là ?

Il laissa le silence s'étirer dans l'espoir de l'intimider.

— Allez chercher votre maîtresse, répéta-t-il finalement.

Elle ne semblait pas le moins du monde intimidée.

— Je trouve amusant que vous fassiez référence à elle comme à la maîtresse de maison. Comme si elle n'y était pas prisonnière.

C'est alors qu'il comprit.

Sa pupille avait un sacré culot.

Avant qu'il ait le temps de répliquer, elle enchaîna :

— Comme si elle n'était pas qu'un autre de vos biens, au même titre que cette porte que vous avez sommairement détruite comme une vraie brute.

Le mot lui fit mal.

Coincé ici dans son costume étriqué devant cette impeccable Anglaise, dans cette impeccable maison anglaise, sur cette impeccable place anglaise, il ne pouvait en être autrement.

Combien de fois l'avait-il entendu prononcer ? Ou murmurer avec un effroi admiratif par des femmes trop occupées à imaginer le grand creux qu'il allait laisser dans leur lit. Quand un homme atteignait une taille pareille, certaines avaient tendance à voir en lui une sorte de trophée. Un taureau à une foire de village.

Massif et... bestial.

Ce mot honorait leur désir autant qu'il avilissait le sien.

Tout comme il l'avilissait quand sa mère le prononçait, lui crachant ses regrets au visage – toujours

trop imposant pour lui plaire. Trop grand pour être digne d'elle. Trop écossais.

Le rappel constant d'une existence qu'elle jugeait décevante.

Sa mère méprisait sa taille. Sa force. Tout ce dont il avait hérité de son père. Elle les méprisait tellement qu'elle était partie, lançant une dernière fois ce mot à son fils.

*Brute.*

Et voilà qu'il l'entendait de nouveau ici, dans cette maison, prononcé avec le plus grand dédain par une autre très belle Anglaise.

Il eut envie de se venger.

— J'avais espéré que vous ne seriez pas belle.

Elle plissa les paupières.

— Dans votre bouche, cela ne ressemble pas à un compliment.

Une vision surgit : cette femme sublime allongée sur un lit, sa chevelure pareille à une marée d'or rouge sur les draps blancs, ses longs membres alanguis, ses lèvres entrouvertes. Le désir le saisit comme une douleur. Il se força à se souvenir de son rôle.

Il était son tuteur. Elle était sa pupille.

Anglaise, de surcroît.

*Elle n'était pas pour lui.*

— Ce n'en est pas un, confirma-t-il. Et c'est probablement à cause de cela que c'est arrivé.

— Que c'est arrivé ? répéta-t-elle, une lueur de défi dans son regard expressif.

— Que vous vous êtes compromise.

Le défi se mua en un autre sentiment, qui disparut si rapidement qu'il ne l'aurait pas reconnu s'il ne lui avait été si familier.

*La honte.*

Et à cause de cette honte, il regretta aussitôt ses paroles.

— Je n'aurais pas dû...

— Pourquoi ? C'est la vérité.

Il l'étudia longuement – notant la façon dont elle carrait les épaules, redressait le dos et la tête. Cette force qu'elle n'aurait pas dû posséder, mais dont elle faisait néanmoins preuve.

— Nous devrions recommencer depuis le début, suggéra-t-il.

— Je préférerais ne rien commencer du tout, lâcha-t-elle avant de tourner les talons.

Et elle le planta là, dans le hall, avec pour seule compagnie les bruits du dehors qui s'engouffraient par la porte désormais perpétuellement ouverte.

Elle ferma la porte du salon et s'y adossa en poussant un long soupir. Elle n'avait pas besoin de ce Duc Invisible. Qu'il disparaisse de sa vie. Après tout, ce n'était pas comme s'il s'était intéressé à elle ces cinq dernières années.

Sauf que, bien sûr, il était ici maintenant, ayant littéralement forcé sa porte telle une espèce d'ange gardien vengeur comme s'il détenait un titre de propriété sur elle et sur son scandale.

*Ce qui était le cas, bien sûr.*

Maudits soient Settlesworth et sa manie d'écrire des lettres.

Et maudit soit le duc pour être venu sans avoir été invité.

Lily avait un plan et un duc ne lui était d'aucune utilité. Elle n'aurait pas dû le provoquer. Elle n'aurait pas dû l'insulter.

Elle s'approcha de la desserte et se servit un verre de scotch.

Le bonhomme était une véritable force de la nature. Elle n'oublierait jamais l'image de cette porte en chêne sortant de ses gonds comme s'ils étaient en papier. Et elle n'oublierait pas non plus qu'elle avait eu

le souffle coupé à la vue de cet individu imposant, plus séduisant qu'il n'était permis de l'être, debout dans le sillage de cette dévastation et auréolé par les rayons du soleil comme si les cieux eux-mêmes l'avaient envoyé ici-bas.

« Arrête ! » s'ordonna-t-elle.

Elle divaguait. Cela faisait deux semaines et quatre jours qu'elle était enfermée dans cette maison afin d'échapper aux regards. Le souffle d'air frais qui s'était engouffré dans l'entrée quand il avait défoncé la porte avait dû lui déranger l'esprit.

Cette seule démonstration de force aurait du reste suffi à troubler n'importe quelle femme.

Mais Lily se fichait pas mal de ses épaules si larges, de ses yeux bruns et de ses lèvres qui étaient à la fois douces et fermes, et terriblement tentantes. Elle n'avait même pas remarqué ses pommettes, son nez et son menton qui semblaient avoir été forgés dans le fer par les plus talentueux des forgerons écossais.

Elle but une gorgée de whisky.

Non, tout ce qui l'intéressait chez le duc de Warnick, c'était qu'il s'en aille.

— Lillian.

Elle fit volte-face et découvrit l'objet de son manque d'intérêt sur le seuil de la pièce.

Son regard sombre s'arrêta sur le verre qu'elle tenait à la main.

— Il est 10 h 30 du matin.

Elle but de nouveau – pure provocation.

— Je constate que vous savez vous servir d'une porte tout à fait normalement.

Haussant un sourcil, il l'observa un long moment avant de déclarer :

— S'il faut boire, je veux bien vous accompagner.

Elle lui remplit un verre. Quand elle se retourna pour le lui tendre, elle s'aperçut qu'il avait traversé la

Lilah Pace  
**Nuits blanches 2<sup>e</sup> volet - Jeux à deux**

*Inédit*

Vivienne et Jonah sont désormais officiellement en couple et très amoureux. Réunis par leurs jeux sexuels autant que par la profondeur de leurs sentiments, ils semblent partis pour un long chemin ensemble. A moins que, justement, ces jeux ne finissent par les éloigner sans qu'ils s'en aperçoivent...?

---

**13 juin**

---

Sarina Bowen & Elle Kennedy  
**Fierté 1<sup>er</sup> volet - En mâle de toi**

*Inédit*

Jamie n'a jamais compris pourquoi Wes, son meilleur pote, a cessé de donner signe de vie l'année de leurs 17 ans, après cette soirée un peu limite, d'accord, mais trop arrosée pour être prise au sérieux... Cinq ans plus tard, leurs chemins se croisent de nouveau et Jamie reproche à Wes son long silence. Wes explique alors qu'il est gay. Un aveu qui fait basculer progressivement leurs existences...

---

**27 juin**

---

Rebecca Crowley  
**Secrets de vestiaires - Sous contrat**

*Inédit*

Eva Torres est sous contrat comme interprète de l'équipe de foot d'Atlanta. Les joueurs, elle connaît... Arrogants, superficiels, coureurs. Alors devoir accompagner partout Rio Vidal, une étoile chilienne du ballon rond, ne l'enchantent pas. Et, lorsqu'il l'invite à dîner, elle ne peut pas refuser. C'est son job. Seulement, dès ce premier tête-à-tête, elle ne peut s'empêcher d'être beaucoup trop troublée...



12202

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 30 avril 2018.*

Dépôt légal : mai 2018.  
EAN 9782290155790  
OTP L21EPSN001791N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*